

L'HÉRÉTIQUE DU PROCHAIN — OU L'ÉPISODE SELON AQUIN

Anne Élane Cliche¹

L'histoire du bon Samaritain est connue. Et le mot est passé dans la langue pour désigner le premier sujet charitable venu qui se porte au secours d'un semblable. Nous pourrions bien en rester là. Sans doute est-ce précisément pour ne pas en rester là que je choisis de relire la parabole: afin de pouvoir disposer autrement de cette histoire qui n'est pas simple. Car si le Samaritain illustre incontestablement la charité, le récit de son acte vient à sa place dans l'Évangile de Luc comme un moment de vérité dont la portée ultime est la rédemption. La parabole du Christ est rapportée d'ailleurs comme un petit exercice de lecture et d'interprétation imposé à celui (un légiste en l'occurrence) qui s'interroge sur les modalités de sa conversion. Ainsi, en donnant comme modèle aux Juifs, tenus à la miséricorde, un homme du peuple de Samarie - peuple méprisé par les Juifs pour ses

¹ **Anne Élane Cliche est professeur adjoint à l'Université de Toronto.**

origines étrangères et son choix de n'admettre de l'Écriture que le Pentateuque (la Thora, la Loi) -, «Jésus montre que c'est au disciple du Christ de se faire le *prochain* de tous les autres»².

Le Samaritain est ainsi, avant même le récit de la parabole, le nom propre d'une certaine «hérésie»³. Or, la rédemption et le Samaritain qui en accomplit la Loi invitent à penser ce moment tout à fait particulier et pour le moins privilégié qu'on appelle une conversion. «Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, vient de dire Jésus à ses disciples, car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu». Sur cette parole, un disciple légiste se lève et demande que lui soit indiqué ce qu'il doit faire à présent pour s'assurer de la rédemption. C'est à cet endroit que, dans le témoignage de Luc, la parabole du bon Samaritain est rapportée. L'histoire, n'est-ce pas, se complique de retrouver son cadre. Disons pour le moment qu'elle met en scène une figure du prochain déjà double

² **Note de L'École biblique de Jérusalem, *Bible de Jérusalem*, Luc 10, 29, Éditions du Cerf/Desclée de Brouwer, 1975.**

³ **Hérésie vient de *hairesis* (*haireîn*) qui désigne l'acte de choisir, de préférer. L'hérétique est par définition celui qui choisit la voie par où lire la Révélation. Les Samaritains sont d'abord des colons babyloniens et araméens installés en Samarie après la déportation de 721 av. J.-C. D'origines étrangères, ces Samaritains ont une pratique particulière du yahvisme puisqu'ils ne *choisissent* de considérer dans l'Écriture que le Pentateuque. Ils sont donc, à l'époque du Christ, encore méprisés à plus d'un titre par les Juifs.**

dans laquelle peut se lire à la fois l'hérésie et la conversion. Figure double surtout parce qu'elle se donne à lire et à interpréter au disciple qui veut faire l'épreuve de la vérité.

L'histoire du Samaritain, on va le voir, est l'histoire d'une lecture dont le temps est celui-là même du prochain. La formulation de cette lecture restera nécessairement ambiguë puisque le lecteur - hypocrite, comme chacun sait - n'est jamais tout simplement ni tout à fait celui qui lit. «Après tout, écrivait Hubert Aquin, comme le dit le personnage d'un téléthéâtre: "les écrivains écrivent, les tueurs tuent, les voleurs volent..." Seuls les lecteurs, au fond, sont dispensés de lire!»⁴

Lire, dirai-je pour commencer, n'est pas étranger à la logique de la conversion si l'on reconnaît que la conversion, dans son acception religieuse et philosophique, est le moment - ou l'épisode - d'un «retournement vers» la vérité... qui m'arrive. Episode toujours prochain d'ailleurs puisque cette version de la vérité s'annonce et s'anticipe, pour le converti, dans un futur actualisé par sa foi. Le temps de la conversion est celui promis en même temps qu'accompli de la rédemption. On sait par ailleurs qu'en logique le mot «conversion» s'emploie pour désigner l'opération par laquelle on inverse les termes d'une proposition donnant alors à voir non pas une vérité d'énoncé mais la

⁴ **Hubert Aquin, *Point de fuite*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1971, p. 10.**

structuration de la vérité. Quant à la psychanalyse, elle reprend la notion de conversion pour nommer la transposition d'un conflit psychique dans le corps pris à la lettre. Il se peut que l'acte de lecture rencontre toutes ces définitions, car c'est l'illisibilité de la conversion qui lie le converti au désir de la parole et de la transmission.

Les dictionnaires nous apprennent encore que le mot latin *conversio* correspond en fait à deux mots grecs de sens différents. D'une part *epistrophê*, c'est-à-dire changement d'orientation impliquant l'idée d'un retour (retour à l'origine, retour à soi), et d'autre part *metanoia* qui signifie changement de pensée mais aussi repentir et renaissance. Ce passage par l'étymologie ne vient là que pour poser au départ l'opposition interne à la notion de conversion: sorte de polarité dans laquelle s'allient fidélité et rupture, retour à l'origine et violence d'un recommencement.

De là, il semble que la conversion ne soit jamais que celle du Temps lui-même: événement par lequel le passé est «racheté», venant à la lecture à la fois comme présence actuelle et forme annoncée d'un accomplissement.

Changer de direction ou «se tourner vers» la vérité suppose que la vérité se double d'un franchissement - d'un passage. Comme si le «propre» de cet épisode de la Révélation était

justement d'être prochain. La conversion en tant que vérité révélée pourrait bien être le corps de l'interprétation, corps d'une rédemption dont la Loi est, si l'on peut dire, l'accomplissement du futur en tant que tel.

Le converti n'est-il pas, en effet, un sujet en train de devenir lecteur? Ce lecteur tout entier tourné vers une vérité infiniment approchable dont il est, lui, l'acte d'accomplissement. Ce qui était écrit au passé et demeuré jusqu'alors sans effet n'advient enfin qu'en bordant le lieu de son déchiffrement. Telle est la Révélation. Autrement dit, la performance qui répète le parcours de l'écriture révèle en elle son origine déjà double comme condition de l'infinitude qui la gouverne, ou - pour rester dans le registre théologique - comme condition d'éternité. Ce temps clivé est ni plus ni moins la Loi de la conversion.

L'histoire du Samaritain donne à lire au disciple légiste cette Loi, en affirmant - et c'est la fonction essentielle de la parabole - l'éternité de celui qui se définit de ne pas *passer outre*.

La parabole propre à saint Luc, auteur aussi, dit-on, des *Actes des apôtres*, est donc signée par celui que saint Paul appelle, dans son épître aux Colossiens, le «cher médecin»⁵. On peut croire qu'elle signe ainsi secrètement le moment où Luc, évangéliste-écrivain, passe à l'autobiographie; car le Samaritain soignant les plaies d'un autre, c'est tout de même un peu lui, l'auteur. Une chose est sûre, Luc n'était pas Juif mais un ancien païen Grec converti au christianisme. La figure du prochain, présentée par lui dans le corps hérétique du Samaritain, n'est peut-être pas indépendante d'un désir de signifier aux Juifs la rencontre de la Loi comme Même et Autre.

Voici donc la scène telle que rapportée par Luc:

À la question du légiste, donc, qui lui demande «pour l'éprouver» ce qu'il doit faire pour avoir en héritage la vie éternelle, le Christ le renvoie à ses textes. «Dans la Loi, lui dit-il, qu'y a-t-il d'écrit? Comment lis-tu?» Et le légiste de lire: «*Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit; et ton prochain comme toi-même.*»

- «Tu as bien répondu, lui dit Jésus; fais cela et tu vivras.»

⁵ **«Vous avez les salutations de Luc, le cher médecin, et de Démas.» Col 4, 14.**

Mais Luc, contrairement aux autres évangélistes, n'interrompt pas là le dialogue. Le légiste, poursuit-il (et il n'est pas indifférent que ce soit un spécialiste des lois qui insiste ici pour formuler la question), le légiste, *voulant se justifier*, dit à Jésus: «Et qui est mon prochain?»

Jésus répond alors par le récit d'une performance:

Un homme, dit-il, descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là; il le vit et passa outre. Pareillement, un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier en disant: "Prends soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour." Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands?

- Celui-là qui a exercé la miséricorde envers
lui, répond le légiste.

Et Jésus lui dit:

- Va, et toi aussi fais de même. (Luc 10, 25-37)

Que lit-on dans la parabole sinon que le prochain, à aimer comme moi-même, c'est d'abord celui qu'étrangement je dois encore devenir? Au «qui est?» répond un «fais de même» pour le moins problématique puisqu'il double le commandement d'une injonction qui semble l'annuler. En effet, qu'ai-je besoin d'une Loi qui m'enjoint d'aimer non pas celui qui me veut du mal mais celui qui veut mon bien? Car mon prochain dans cette histoire n'est ni le prêtre ni le lévite mais le bon Samaritain. Pour faire entendre la doublure ou le clivage de la Loi par lequel l'équation est inversée, je ferai appel à une petite anecdote:

Cela se passe lors d'une réunion où se trouvent rassemblés des ouvriers que l'on veut convaincre de la nécessité, pour eux, d'un syndicat. Devant le scepticisme persistant des ouvriers, un syndicaliste s'impatiente et lance: «Mais enfin, on veut votre bien!» Aussitôt, une voix répond: «Vous l'aurez pas!»

En relisant la parabole à partir de ce double sens du mot «bien», on remarque que le Christ termine son histoire par une question qui ne met en jeu que trois des passants qui, ce jour-là, ont descendu la route de Jéricho - Jéricho, première ville, on s'en

souvent, de la Terre Promise. En effet, si le Samaritain est le seul de ces trois voyageurs à ne pas passer outre, il en existe un quatrième qui avant lui s'approche aussi au plus près du premier homme et veut son bien au point de le laisser dépouillé et à demi mort: c'est le groupe des brigands. Mais voilà que ce collectif, ramenant sur la scène le versant de je ne sais quelle intolérable cruauté, est devenu dans la question du Christ au légiste le déterminant de l'homme pâtissant ou si l'on veut, le Nom même de celui qui, au début de l'histoire, n'en avait pas. En effet, la performance du prêtre, du lévite et du Samaritain ne se mesure qu'à rencontrer l'homme «tombé-aux-mains-des-brigands».

Cette histoire, au fond, est aussi celle d'un rachat. Car la facture du prochain, celle qu'il a déjà commencé de payer et qu'il trouvera encore à son retour, dit-il, dans le supplément de la dépense à rembourser à l'hôtelier, cette facture est posée au commencement, dans le vol qui constitue le premier épisode. L'épisode du prochain est donc aussi toujours le prochain épisode. Venant *après coup* - et après les coups -, le prochain est le moment infiniment coûteux d'une répétition dont un corps prend acte d'avoir à aimer ce qui le cause. Car si j'ai besoin d'une Loi pour aimer mon prochain comme moi-même, c'est dans la mesure où ce moi-même est en souffrance, à demi mort, et que le don qui lui est accordé vient nommer en la rachetant, une dépossession plus originaire.

L'enjeu du prochain, dit Lacan, est de faire du bien un «rien»⁶. Le prochain est ce temps indéterminable autant qu'interminable où la dépossession est convertie en dette. Conversion qui prend le corps en souffrance à la lettre de sa division pour l'en renommer. Le prochain n'est donc pas

6 Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre VII. L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986: «Il est de la nature du bien d'être altruiste. Mais ce n'est pas là l'amour du prochain. (...) Nous pouvons nous fonder sur ceci, qu'à chaque fois que Freud s'arrête, comme horrifié, devant la conséquence du commandement de l'amour du prochain, ce qui surgit, c'est la présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain. Mais dès lors elle habite aussi en moi-même. Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce coeur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose approcher? Car dès que j'en approche - c'est là le sens du *Malaise dans la civilisation* - surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi, et qui vient, à la place même de la Loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose. Tant qu'il s'agit du bien il n'y a pas de problème - le nôtre et celui de l'autre sont de la même étoffe. Saint Martin partage son manteau (...) Sans doute touchons-nous là un terme primitif, le besoin qu'il y a à satisfaire, car le mendiant est nu. Mais peut-être, au-delà du besoin de se vêtir, mendiait-il autre chose, que saint Martin le tue, ou le baise. C'est une tout autre question que de savoir ce que signifie dans une rencontre la réponse, non de la bienfaisance, mais de l'amour.» (219) Au fond, ce que nous apprend cette histoire de bienfaisance, c'est que la satisfaction de la demande creuse infiniment la place du désir, place insaturable dont l'objet n'est pas l'élément de comblement mais la trace d'une dépossession.

seulement un semblable mais celui qui atteste la rencontre avec la violence. Et l'amour du prochain se décline dans le même commandement que l'amour de Dieu. Qui est mon prochain? En inversant les termes de l'équation, la parabole ne fait pas qu'illustrer un acte de charité, elle offre à celui qui questionne, la figure du temps dont il espère «justement» l'obtention.

«Faire de même» serait donc accorder à qui j'aime le Nom de sa dépossession, ou encore, ce serait l'aimer d'avoir à payer infiniment l'irréversible cruauté qui me lie à lui. Non par un acte de bienfaisance mais par une performance qui noue la violence et la mort au désir et à la jouissance. Car la jouissance comme la mort demeure inapprochable puisqu'elle n'est ni la mienne ni celle de l'autre mais la division, le bord, le trait, la dépossession qui nous fait semblables.

L'infinitude ou l'éternité n'est donc pas donnée à entendre, dans l'histoire du bon Samaritain, comme un parcours sans fin vers un idéal inaccessible. En d'autres termes, la vie éternelle promise n'a pas la forme d'un infini potentiel⁷. Elle a plutôt les

⁷ **Je réfère implicitement ici au travail de Cantor qui se construit sur une distinction essentielle entre deux infinis. L'infini mathématique de la philosophie des nombres a les caractéristiques d'un infini *potentiel*, c'est-à-dire qu'il est conçu sur le principe d'engendrement par addition récurrente d'une unité à tout nombre fini déjà formé. On reconnaît là la série des nombres qui est une succession potentiellement infinie de nombres finis. La limite y est**

traits d'une force séparatrice qui nomme le continuum catastrophique de l'histoire et en constitue le cadre de lecture. Dans le récit de Luc, le Samaritain est celui qui *fait* que le réel du Nom, toujours hors-la-Loi - à l'instar des brigands -, vient à s'écrire. La miséricorde racontée ne s'adresse pas à l'homme mais à l'homme-tombé-aux-mains-des-brigands. Il s'agit là d'une performance dont l'acte consiste à fonder un retour. La performativité est rédemption parce qu'elle ressuscite le corps en le nommant du Nom même de ce qui l'avait fait s'évanouir.

De là, j'avancerai que le roman aquinien, car c'est bien lui qu'il s'agit de lire ici dans la figure samaritaine de la rédemption,

un point inaccessible et variable. C'est le même infini potentiel que l'on retrouve dans l'invention des nombres infinitésimaux, divisibles à l'infini à l'instar du π dont on peut approcher la valeur (3.14159...) sans jamais en atteindre le terme exact. Pour cet infini potentiel, la limite est un lieu vide, une place où tout nombre est appelé à manquer. La démonstration de Cantor cherche à rendre compte d'un impensable qui serait l'infini *actuel* - «in actu» - transcendant l'ordre de la puissance. Il n'y a pas de nombre infini; *infinitum actu non datur*. Un infini actuel, en acte (*in actu*), ou comme dit Cantor: un infini proprement dit ne saurait être consi-déré comme réel; il ne peut y avoir d'infini qu'en puissance (*in potentia*). Le geste radical de Cantor consiste à nommer, selon la théorie des ensembles, la succession des nombres entiers finis tout «entière», de la supposer «en acte» à partir d'un nom (Aleph) qui permette de la penser dans sa «finition». Ce nom nomme précisé-ment l'infini (actuel) de cet ensemble en lui faisant bord pour boucler, sans la fermer, la série infinie alors discernable dans sa totalité inachevée.

se construit en prenant à la lettre cette logique de l'après coup. Je cite pour mémoire un passage célèbre de *Prochain épisode*:

Je me sens fini; mais tout ne finit pas en moi. Mon récit est interrompu, parce que je ne connais pas le premier mot du prochain épisode. Mais tout se résoudra en beauté. J'ai confiance aveuglément même si je ne connais rien du chapitre suivant, mais rien sinon qu'il m'attend et qu'il m'emportera dans un tourbillon. (...) Tous les mots de la suite me prendront à la gorge (...). Les pages s'écriront d'elles-mêmes à la mitraille: les mots siffleront au-dessus de nos têtes, les phrases se fracasseront dans l'air...⁸

*

Si j'ai choisi de parler de *Prochain épisode* en ces termes, c'est entre autres pour rappeler qu'Hubert Aquin passe publiquement à l'écriture de la fiction avec un récit qui semble l'avoir poursuivi jusqu'à la fin, lui qui note dans *Point de fuite*: «Je crains de ne pouvoir écrire quoi que ce soit qui ne reprenne fatalement *Les Rédempteurs*»⁹. De quelle rédemption s'agit-il? Il suffit de relire la fin de ce premier récit et les derniers mots du dernier roman publié du vivant de l'auteur - *Neige noire* - pour entendre à quel point l'éternité du futur ou l'impossible accession

⁸ Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, p. 171-173.

⁹ Aquin, *Point de fuite*, p. 125. Le récit *Les Rédempteurs* a été publié dans les *Écrits du Canada français*, no 5, 1959.

au rendez-vous sont au centre d'une logique d'écriture qui n'a cessé de déployer à l'évidence la figure d'un parcours recoupé par sa répétition.

A la fin des *Rédempteurs* - qui raconte le projet manqué d'un rachat universel du péché du monde par un sacrifice collectif, et qui met en scène la répétition incontournable du péché - Aquin écrit, parlant des deux amants qui ont fui, dans l'amour et le désir, le massacre général:

(...) leur étreinte peuplera le monde et rendra à l'insatisfaction sa continuité ininterrompue. (...) Personne n'en arrêtera jamais la course effrénée vers quel sombre horizon que nous n'atteignons pas, vers quel progrès incompréhensible qui se résout en pitié. (...) Et tout cela continue dans les ténèbres.

Quant à la fin de *Neige noire*, elle est assez connue:

Enfuyons-nous vers notre seule patrie! Que la vie plénifiante qui a tissé ces fibrilles, ces rubans arciformes, ces ailes blanches de l'âme, continue éternellement vers le point oméga que l'on n'atteint qu'en mourant et en perdant toute identité, pour renaître et vivre dans le Christ de la Révélation. Le temps me dévore mais de sa bouche je tire mes histoires, de sa sédimentation mystérieuse, je tire ma semence d'éternité.¹⁰

¹⁰ Hubert Aquin, *Neige noire*, Montréal, La Presse, 1974.

La rédemption aquinienne advient chaque fois à travers l'infini d'une poursuite qui n'aboutit pas parce qu'elle est toujours en avance sur elle-même. Elle marque à la fois le temps de l'accompli et de l'inaccomplissable, le moment où la rencontre existe ou se produit *réellement* comme futur improbable. Si dans l'éthique chrétienne, recevoir la vie éternelle exige que l'on se fasse le prochain de l'autre, c'est en tant que ce *faire* est d'abord une *facture* du temps. Autrement dit: le prochain de celui qui chemine vers la terre promise est aussi celui qui en éternise l'accès, non en lui barrant la route mais en nommant ce qui l'a barrée. De la même façon chez Aquin, il semble que le temps se scinde de la rencontre paradoxale entre une commotion et un rachat. On retrouve là, en quelque sorte, ce que Franz Rosenzweig appelle «la rencontre de la rédemption et de la tragédie»¹¹.

La dimension rédemptrice, pour le moins insistante, du roman aquinien ne trouve son sens que si on la rattache au désir de Loi qui fonde son écriture. Désir d'une «Loi du genre», dirais-je en reprenant l'expression de Derrida, dans la mesure où le romanesque aquinien raconte toujours un désir de Nom à travers le désir d'une fiction autobiographique. Chez Aquin, on

¹¹ F. Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*, Paris, Seuil, 1982.

assiste perpétuellement au devenir-sujet d'un narrateur dont le corps fictif du roman prend acte¹².

Cette Loi du genre, je voudrais donc en reprendre la lettre dans l'inscription annoncée du «prochain épisode» comme performativité radicale et future, parfois interprétée comme ce qui pointe à la sortie du roman la limite ou l'impuissance du genre à passer à l'acte (politique ou national). Or, l'impuissance indéniable dans la thématique des romans d'Aquin est aussi ce qui les cause et les constitue en une sorte de constructibilité de l'infini.

La facture du roman aquinien, on l'a souvent dit, est une facture temporelle qui s'élabore en doublant l'écriture par une lecture qui en accomplit l'interprétation. Mais cet accomplissement n'a de vérité qu'à maintenir «vivante» l'interprétation, c'est-à-dire à la soutenir d'un coefficient de mystère qui démultiplie l'énigme au fur et à mesure que la lecture s'effectue. L'analyse de la scène du bois de Coppet entre H. de Heutz et le narrateur de *Prochain épisode*¹³ aura ici pour fonction d'illustrer ce moment où le récit passé est converti, «racheté», c'est-à-dire ramené au présent, renommé selon une inversion-conversion du foyer d'énonciation. Je voudrais

¹² Voir l'analyse exhaustive de cette dimension dans Anne Éleine Cliche, *Le Désir du roman. Hubert Aquin, Réjean Ducharme*, Montréal, XYZ, 1992.

¹³ Aquin, *Prochain épisode*, pp. 79-88.

montrer comment le prochain au sens aquinien du terme s'apparente au Samaritain de Luc mais d'une façon qui donne à penser le texte aquinien dans son rapport particulier au sacré.

La performance de H. de Heutz ne se mesure ainsi qu'à répéter le récit du narrateur. Le détournement de l'équation visant à faire croire en l'impossible à croire. La rencontre est aussi par ailleurs le moment d'un devenir-Loi du sujet menacé («Tuez-moi!» ordonne H. de Heutz au terme du retournement¹⁴). La fonction d'un tel

14 Toute la scène tourne d'ailleurs autour de l'argent: «Je me penche pour ramasser son portefeuille en cuir de Florence. Trois coupures bleu sur bleu de cent francs suisses. Une carte d'affaires:

Charles-André Junker, Imefbank, rue Petitot, 6, Genève. Télépho-ne: 26 12 70. Voilà un banquier que je ne manquerai pas d'aller consulter prochainement au sujet de la plus-value de nos investisse-ments révolutionnaires en Suisse. (...)

- (...) Puisque je vous tiens cher banquier, votre tour est venu. Vous pouvez faire vos prières, à condition que ce soit bref...

Je le vois se décomposer devant moi. Il cherche sans doute à se tirer de là et à renverser la situation. (...) À mesure que j'écoute son histoire, j'éprouve une sorte de vertige. H. de Heutz semble à ce point bouleversé et véritablement ému que je ne suis pas porté à me méfier. Pourtant c'est l'évidence, il est en train de se payer ma tête. Toute cette histoire à dormir debout ressemble singulièrement à ce que je lui ai servi ce matin au château d'Echandens (...). H. de Heutz me raconte en ce moment exactement la même histoire alambiquée. C'est du plagiat. Pense-t-il que je vais

devenir-Loi consiste à infinitiser le meurtre prémédité et donc à rendre la Loi inapplicable. La conversion ou la rédemption qu'opère cette rencontre ne laisse aucun doute.

Son mystère déconcerte ma préméditation et je reste pantelant devant lui incapable de diriger mes pensées vers un autre objet et de combattre l'attrance morbide qu'il exerce sur moi. Tout se ralentit. (...) Je m'immobilise, métamorphosé en statue de sel, et ne puis m'empêcher de me percevoir comme foudroyé. Un événement souverain est en train de se produire (...) tandis que le temps qui me sépare de mon rendez-vous avec K (...) se réduit de plus en plus (...). Je continue de le regarder, j'entends ses sanglots, et une sorte de mystère me frappe d'une indécision sacrée. Un événement que j'ai cessé de contrôler s'accomplit solennellement en moi et me plonge dans une transe profonde. (87-88)

gobier ça? (...) Le voilà qui se remet à pleurer comme un désespéré (...)

- Mes enfants, je ne les reverrai plus jamais (...) La dernière fois que j'étais avec eux, j'ai pleuré. C'est l'image qu'ils ont gardée de leur père. J'étais effondré. J'avais perdu mon travail (...) j'étais incapable d'annoncer cela à ma femme. J'avais déjà commencé de flâner autour des banques en attendant je ne sais quoi, un miracle peut-être. Et j'avais commencé de suivre des gens dans la rue, imaginant qu'à un moment donné l'occasion se présenterait d'elle-même de frapper ces inconnus et de m'emparer de leurs portefeuilles pleins d'argent (...) Tuez-moi! C'est encore ce qui peut m'arriver de mieux. Je vous en supplie. Tirez. De grâce... (...)» (82-86)

De quelle rédemption s'agit-il en effet sinon de celle du Temps lui-même? Projeter de tuer H. de Heutz constitue le support de la fiction. Ce projet est la condition de possibilité du récit, et c'est la logique du possible qui se trouve infinitisée par le devenir-Loi du sujet. Un tel devenir-Loi a pour effet de suspendre le meurtre à l'interprétation. Car le témoin de cette conversion est aussi le converti, lui qui demeure sidéré et incapable d'une action lisible et maîtrisée devant ce retour sur lui de la fiction autobiographique. La Loi à laquelle il accède n'est plus celle de l'injonction qui l'intime à agir mais la loi de l'Autre en ce qu'elle ne laisse pas de décider de la place du sujet qui s'y affronte:

Si j'en suis rendu à analyser les intentions profondes de son comportement avec moi, peut-être au fond suis-je sur le point de tomber dans le piège qu'il m'a tendu, et que je réagis très exactement comme il l'a voulu? Ma fascination même - ainsi que son corollaire de doute méthodique et d'hésitation -, il l'a provoquée sciemment. (87)

C'est en cela - et en cela seulement - que «tuer confère un style à l'existence» (23): dans la mesure où la Loi vient au devant du sujet comme ce qui le nomme et le tue à la fois. La rédemption révolution-naire telle que la propose le terme du prochain aquinien est certes mortifère dans le rapport qu'elle entretient avec la représentation de l'Autre. Mais, dans la mesure où cette représentation vient à sa place dans un roman qui

en prépare la sacralisation, une telle rédemption acquiert un statut hérétique, non seulement dans son rapport au catholicisme mais dans son rapport imprescriptible à la révolution. La sidération morbide qu'opère le passage du sujet par le sacré est en quelque sorte offert à la lecture comme le point de butée de la lisibilité. Et l'«épisode» du prochain ramène au texte le sens étymologique d'un surgissement entre (*epi*) deux entrées (*eisodoi*). Il s'agit d'une conversion non du sujet de la parole en sujet de la foi mais, entre deux semblables, du foyer d'énonciation en foyer de fictionnalisation. Le transfert de l'effondrement (cette histoire de père déchu suicidaire) trace le parcours clivé par où la vérité arrive.

Prochain épisode s'achève sur le possible comme possible achèvement. L'infini actuel (actualisé dans la forme du livre à la fois bouclée sur elle-même et ouverte sur l'inécriture de la révolution armée) fait Loi. Il est la Loi inscriptible du prochain. Non plus une loi de légiste - supposée applicable - mais la nomination en tant que performativité radicale du futur. Les dernières pages du roman ne sont en fait que le Nom de la fin comme mot de la fin.

Oui, voilà le dénouement de l'histoire: puisque tout a une fin, j'irai retrouver la femme qui m'at-tend toujours à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre. C'est ce que je dirai dans la dernière phrase du roman. Et quelques lignes

plus bas, j'inscrirai en lettres majuscules le mot: FIN. (174)

Chez Aquin, le prochain est toujours ce foyer de déchiffrement, cette zone d'ombre de l'interprétation qui scinde la subjectivité du scripteur et le dispose, au départ, dans la doublure de la Loi rédemptrice comme catastrophe et salut. S'il y a rédemption dans l'acte d'écriture, elle est scansion du temps qui lance l'auto-énonciation dans une interprétation vouée à se projeter hors d'elle-même pour effectuer un retour, une «conversion». La *rédemption anamorphotique*¹⁵ est toujours accomplie en l'absence de salvation, dans la «salve» du temps qui fait advenir le texte, son édit. Moment où il importe de distinguer entre l'accomplissement de la Loi et son application.

Le roman d'Aquin n'a pas statut de parabole. Il est désir de Loi et donc aussi fantasme de cet «événement souverain» dont le barrage ou l'arrêté du texte fait foi. *Prochain épisode* est en effet le premier roman publié d'une série dont la signature se constitue telle un verrouillage de plus en plus inextricable des deux temps de l'épisode narratif. Mais ce fantasme, à l'instar de la parabole, ne se dispose jamais sans le paiement de la facture qui l'accompagne - la violence et l'angoisse du texte pris au corps du scripteur, des lecteurs et, ultimement, de l'écrivain - et que supporte à mon sens la figure du banquier ainsi que toute la

¹⁵ **Car l'anamorphose aquinienne est régie par ce principe.
Voir Cliche, *op. cit.***

chaîne signifiante des dérivés monétaires qui tisse la fiction aquinienne.

De là, j'avance que le roman aquinien construit un «piège à Loi» en s'écrivant dans la *forme* de la Loi. Comme s'il s'agissait pour lui de faire advenir la Loi symbolique qui fonderait la légitimité des sujets de droit, et supposée manquante sur la scène nationale et historique. Le désir du roman aquinien peut ainsi se formuler dans la mise en scène d'un désir d'interprétation. En faisant littéralement de la lecture le temps clivé d'un déchiffrement inassignable, c'est à une éthique du roman qu'Hubert Aquin se mesure, et son roman, tout en étant le roman symptomal d'un sujet en souffrance de la Loi, est facteur d'une conversion. Si le symptôme du sujet aquinien consiste à se mettre à la place de la Loi pour la faire advenir, c'est dans la mesure où «se faire le prochain» de l'autre est ici pris à la lettre de sa performance dans un acte romanesque qui tend à hausser ce symptôme à la dignité de la lecture comme chance in-finie de son déchiffrement.

Le lecteur est donc appelé à réaliser une performance qui est aussi sa chance, en tant que sujet d'un ensemble, de déporter sur une autre scène l'angoisse que lui livre le texte. Angoisse d'une lecture infiniment finie par où chaque sujet doit passer pour accéder à son Nom.

L'éthique du roman d'Aquin me semble ainsi provenir directement de l'acte hérétique qui consiste, semble-t-il, à jouer logiquement du symptôme¹⁶. Et le jeu logique déployé par Aquin est celui d'une lecture convertie en (temps) prochain. Or, ce temps du prochain est aussi celui où le sujet, sacré dans sa représentation, rencontre l'image du corps dans celle du semblable qui s'ouvre d'accéder à la place interdite de la Loi. Le texte aquinien fait ainsi subir à la parabole l'accélération nécessaire pour que se produise simultanément les deux épisodes de la faute et du rachat. Voilà pourquoi sans doute le mode confessionnel de la narration est toujours celui par quoi le crime inédit du sujet scripteur fait retour dans son nom. Le principe de l'inversion ramène ainsi l'éternité promise dans l'éternité actuelle de la lecture.

L'écriture: une *lecture inversée*, cela veut dire, dans la pratique, que je suis préoccupé jusqu'à l'obsession par le lecteur. En écrivant, j'imagine que je me lis par les yeux de cet inconnu et je voudrais que son plaisir de lire mon texte ne soit pas uniforme, constant,

16 Jacques Lacan, «Le sinthome. Séminaire du 18 novembre 1975», dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin Éditeur, 1987, p. 40: «(...), l'*haeresis* est bien ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité, ce d'autant plus que le choix une fois fait n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon - celle qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire jusqu'à atteindre son réel (...).»

prévisible en quelque sorte (...) Quand j'écris, je pense au lecteur comme à la moitié de mon être, et j'éprouve le besoin de le trouver et de l'investir.¹⁷

Enfin, si chez Aquin l'écrivain écrit comme le tueur tue et comme le voleur vole - crimes et plagiats étant sans conteste les lieux surinvestis de l'écriture -, c'est que son acte en est d'abord un de contrition ou de confession *pour la conversion du prochain en lecteur*. Seul le lecteur, dit-il, est dispensé de rencontrer sa Loi. D'où ceci que le roman aquinien se construirait dans la forme de la Loi, c'est-à-dire selon le temps clivé d'une lecture-interprétation en acte. Le devenir-Loi du foyer d'énonciation pose au désir la question radicale de sa place et de son avoir lieu: si l'interprétation fait Loi, le légiste - c'est-à-dire tout sujet de droit que nous sommes aussi par ailleurs sur la scène du lien social - est fondé de se demander ce qu'il doit faire pour obtenir l'éternité, lui dont la fonction consiste à interpréter *les lois*?

Au fond, le roman aquinien se situe à la frontière du juridique et du désir¹⁸, à la place où le sujet du droit rencontre le sujet du signifiant. Et le lecteur *dispensé* l'est au sens où ce qui

¹⁷ Hubert Aquin, *Blocs erratiques*, Montréal, 10/10, 1979, p. 263.

¹⁸ Voir à ce sujet Anne Élane Cliche, «D'un sujet en souffrance ou La transmission antiphonée» (Sur *L'Antiphonaire*), *Protée*, hiver 1992.

dis-pense est bien sûr ce qui soustrait, exempte ou encore distribue, répartit et dispose, mais peut-être surtout ce qui se pense depuis une division insurable.

La véritable question n'est, de là, pas tellement de savoir si une nation peut donner naissance à une communauté d'écrivains mais s'il lui arrive de donner forme et corps à la communauté des lecteurs. Le texte aquinien est porteur d'une logique du genre qui annonce une communauté *prochaine* des lecteurs. Communauté temporelle, c'est-à-dire dispersée et qui laisse entendre, avec tout ce que cela implique de violence, de cruauté et de souffrance, que lire consiste à ne pas passer outre. La *religio* (le lien, l'alliance) est reprise ici par un extraordinaire vertige du questionnement. Disons qu'il s'agit d'une posture rédemptrice apparentée à celle du gnostique pour qui le salut est actualisé dans la connaissance¹⁹ qui l'exécute et le fait étranger au monde. L'inscription de l'interprétation dans la fiction d'Aquin, comme instant sacré de la révélation, dispose dans le texte le lieu indéchiffrable de l'énonciation par où le nom fait retour. L'illisibilité de la conversion ouvre le lieu par où prendre la vérité du texte.

Ce passage scindé par un retour n'arrime plus la conversion à la question religieuse mais à la Loi de la lecture en tant que futur

¹⁹ Voir, entre autres, Henri-Charles Puech, *En quête de la Gnose*, Paris, Gallimard, 1978, 2 vol.

actuel de l'accomplissement. D'où peut-être cette phrase étrange venue à la fin des *Rédempteurs* et parlant de la résolution du monde en «pitié». Cela, au nom d'aucune morale mais pour une *hérétique* de la miséricorde. Toute *religio* s'abîme en une figure du Temps qui est l'amour comme don de rien.

Enfin, je termine sur ces phrases tirées d'*Obombre* où le commandement de l'amour rencontre la Loi du livre tel qu'en lui-même l'éternité le change en prochain... en livre toujours prochain:

L'amour est-il vraiment nécessaire? Non, mais comment expliquer sans lui (...) la pénible démarche de l'écrivain qui cherche à reconstituer le roman qu'il a perdu et continue de perdre tout en l'inventant? Il doit y avoir en moi d'inépuisables réserves d'amour et une intarrissable crue des eaux... Ritardendo

Chaque phrase de ce livre me rappelle la totalité de l'autre que je ne réussis pas à rattraper et qui m'apparaît encore plus grisant, plus émerveillant à mesure, sans doute, qu'il fuit en rétrovision. Passéisation du livre futur.

RÉSUMÉ

La parabole du bon Samaritain sert ici de métaphore ou de «traduction» au roman aquinien tel qu'il dispose une structure temporelle dans laquelle s'allient tragédie et rédemption. En fait, Prochain épisode acquiert dans cet article le statut de figuration du «prochain» selon Aquin. Dans les romans d'Hubert Aquin, la rencontre avec le sacré est toujours une rencontre foudroyante et mortifère où le corps du scripteur vient à la place de la Loi, à la place de l'Autre. Dans ce «devenir-Loi» du sujet, c'est encore la fonction de la lecture qui se dessine comme le moment d'un accomplissement du futur, pensé dans les termes d'une conversion.